

JOURNAL DU COMMERCE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Revue Littéraire

Un spectacle dans un fauteuil

Par M. Alfred de Musset

(prose)

Les devoirs d'une critique loyale sont trop dans nos sentiments et dans nos habitudes, pour que nous cherchions à faire arme contre un écrivain, contre un poète surtout, de quelques boutades de première jeunesse. M. Alfred de Musset est l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie* ; il a lancé dans le monde la fameuse *Ballade à la lune*, ce grand topique pour l'hypocondrie, à l'aide duquel tant de rates ont été miraculeusement désopilées. Était-ce, comme ses amis l'ont dit depuis, une bouffonnerie sciemment écrite, de parti pris, et pour railler les railleurs ? Avions-nous à faire à un Alcibiade qui livrait son chien écourté au rire d'Athènes ? Ou bien devait-on y voir une erreur d'enfant, la méprise d'un homme qui pouvait mieux ? Ce serait mal sans doute d'avoir berné le public ; mais ce serait plus mal encore de s'être trompé à ce point. M. Alfred de Musset peut seul trancher le dilemme.

Les allures de l'écrivain se sont d'ailleurs bien tempérées. Dans six pages d'avant-propos qui précèdent la seconde livraison du *Spectacle dans un fauteuil*, il prend, en face de son auditoire à qui il parle cette fois et non ses acteurs, il prend une pose si modeste et si franche et que c'est à en rester désarmé. « Qu'on ne me juge pas trop sévèrement, dit-il, j'essaie. » Puis répondant à des critiques antérieures : « On m'a reproché, ajoute-t-il, d'imiter et de m'inspirer de certains hommes et de certaines œuvres. Je réponds qu'au lieu de me le reprocher, on aurait dû m'en louer. Il n'en a pas été de tous les temps comme il en est du nôtre, où le plus obscur écolier jette une main de papier à la tête du lecteur, en ayant soin de l'avertir que c'est tout simplement un chef-d'œuvre. Autrefois il y avait des maîtres dans les arts, et on ne pensait pas à se faire tort, quand on avait vingt-deux ans, en imitant et en étudiant les maîtres. Il y avait alors parmi les jeunes artistes d'immenses et respectables familles, et des milliers de mains travaillaient sans relâche à suivre les mouvements de la main d'un seul homme. Voler une pensée, un mot, doit être regardé comme un crime en littérature. Mais s'inspirer d'un maître est une action non seulement permise, mais louable, et je ne suis pas de ceux qui font un reproche à notre grand peintre Ingres d'avoir pensé à Raphaël comme Raphaël pensait à la Vierge. Ôter aux jeunes gens la permission de s'inspirer, c'est refusé au génie la plus belle feuille de sa couronne, l'enthousiasme ; c'est ôter à la chanson du pâtre des montagnes le plus doux charme de son refrain... Malheur aux jeunes gens qui n'ont jamais allumé leur flambeau au soleil. Bossuet le faisait, lui qui en valait bien d'autres ! » Messieurs les génies de vingt ans, vous nous croirez cette fois : c'est l'un des vôtres qui parle, une tête blonde et folle qui vous dit vos vérités. Vos aînés ont été souvent mis hors-la-loi, pour vous avoir prêché l'étude des modèles : que ferez-vous de ce puîné, radoteur avant l'âge ?

C'est d'autant plus méritoire de la part de M. Alfred de Musset, qu'il est le seul peut-être, au milieu de la nuée d'imitateurs, en qui l'on reconnaisse une individualité bien accusée. Il y a bien du don Juan, du Giaour, du Manfred, du Conrad, dans ce qu'il fait ; mais tout cela est refondu, jeté sous son balancier et frappé à son coin. Eût-il imité, d'ailleurs, copié les maîtres étrangers, il serait le seul encore à les avoir appropriés à notre nationalité. M. Alfred de Musset, voyez-vous, c'est le seigneur, l'homme né qui sait ce qu'il vaut, qui a conscience de son origine, de son éducation et de ses facultés, le grand seigneur nonchalant, négligé au besoin, n'aimant des belles manières que ce qu'elles ont de spontané ; poli à ses heures, instruit, spirituel, moqueur, pour lui non pour les autres, en monologue constant avec lui-même, s'écoutant et se répondant comme s'il était seul toujours ; M. Alfred de Musset c'est le cavalier né avec tous les dons, Leicester, Buckingham, comme vous l'entendrez, se jetant sans façon sur les sofas les plus augustes, et lançant de là des phrases paresseuses et décousues, des demi-mots, des choses à peine accentuées. Alors devine qui pourra ! Tant pis pour les cerveaux lents et mous, tant pis pour qui n'a pas l'ouïe assez fine pour comprendre ce dialecte de dandy, où toutes les consonnes rudes sont étouffées ; tant pis encore pour qui ne saisit pas d'un regard ce qu'un imperceptible geste ajoute à la parole. Tant pis ! On ne fera aucun frais

pour lui ; on ne respectera rien, on ne montera pas sa voix d'une note. Peu importe que tant de perles si pures s'en aillent au vent, que ces rubis se perdent, que ces diamants se gaspillent. On est si riche, on a des mines de pierres et des métaux précieux, des mines comme les Incas n'en avaient point.
50 D'ailleurs, faire autrement ce serait changer de place, descendre ou monter, marcher ou reculer ; et l'on a bien arrêté d'avance que l'on ne se dérangerait pas pour les autres, qu'on ne recevrait pas d'impulsion.

Si pourtant, à une heure donnée, à un moment voulu, à propos ou hors de propos, le grand seigneur se relève, s'il lui convient de poser, de se draper, de faire de la poésie élégante, de la
55 vigueur, de l'éloquence même, alors il fait cela et continue le rôle jusqu'à ce qu'une autre allure lui plaise. Il prend sa revanche à cet instant ; il fait voir que s'il a eu des formes peu séantes, ce n'est pas faute de savoir-vivre, que s'il a été terne, mou et décousu, ce n'est pas par manque d'élan et de suite ; que s'il a fait la *Ballade à la lune* et *Les Caprices de Marianne*, il peut faire *Lorenzaccio*.

Lorenzaccio est le morceau essentiel du *Spectacle dans un fauteuil*. Non pas qu'on y rencontre,
60 comme dans tout ce que signe Alfred de Musset, des échappées folles, d'intolérables brusqueries, de révoltantes inégalités. Mais le fond est hardiment conçu, et plusieurs détails sont fort beaux. Florence entière est en jeu dans cette action, surchargée de figures, utiles les unes, les autres oiseuses : toute cette république demi-italienne, demi-allemande, arrangée par Charles Quint pour le compte d'un Médicis, du duc Alexandre, et tenue en respect par une garnison étrangère, toute cette
65 population fanfaronne mais lâche, grondant beaucoup et ne frappant jamais ; tout cela se ligue alors contre son despote, plus libertin que cruel, plus débauché que méchant. Un insolent conspire à part, c'est Lorenzo de Médicis, où Renzo, ou Lorenzaccio, sobriquet d'infamie qu'on lui a donné. Lorenzaccio est le cousin et l'ami du prince, son Proxénète, son Donneau : il est l'âme des orgies
70 duciales, il prépare et partage ses plaisirs. C'est un misérable que l'on se montre au doigt quand il va par la ville ; un lâche que l'on soufflète en pleine cour, sans qu'il se croie tenu à venger sa joue par du sang ; c'est un infâme qui vendrait sa famille à un caprice, à une fantaisie du maître.

Il est heureux cet homme, autant qu'on peut être heureux avec les pieds dans la boue. A-t-il une faveur à demander ? On le devance. Veut-il de l'or, des vêtements, des meubles de luxe, des
75 courtisanes, des fêtes, des honneurs pour lui et pour les autres ? Tout est à lui, Florence est à lui autant qu'au duc. Quand il entre au château, la domesticité la plus élevée s'abaisse devant le favori. Il règne, et pourtant il a des projets de meurtre. Ce duc, son compagnon plutôt que son maître, il le tuera, il faut qu'il le tue pour expier sa vie entière, car il se souvient encore, le misérable, qu'il a été jeune, beau, vertueux, pur, honoré. Quand Philippe Strozzi, l'un des conjurés lui demande pourquoi
80 il a soif de sang : « Pourquoi ! Songes-tu que ce meurtre c'est tout ce qui me reste de ma vertu ? Songes-tu que je glisse depuis deux ans sur un mur taillé à pic, et que ce meurtre est le seul brin d'herbe où j'aie pu cramponner mes ongles ? Crois-tu donc que je n'aie plus d'orgueil parce que je n'ai plus de honte ? Et veux-tu que je laisse mourir en silence l'énigme de ma vie ! Voilà assez
85 longtemps, vois-tu, que les républicains me couvrent d'infamie ; voilà assez longtemps que les oreilles me tintent, et que l'exécration des hommes empoisonne le pain que je mâche : j'en ai assez de me voir conspué par des lâches sans nom qui m'accablent d'injures, pour se dispenser de m'assommer comme ils le devraient. J'ai assez d'entendre en plein vent tout ce bavardage humain ; il faut que le monde sache un peu qui je suis et qui il est. »

Voilà Lorenzo ; et, dès lors, Lorenzaccio s'efface. Le libertin appartient tout entier à son plan
90 d'expiation, sans motif et sans but : il rêve ce meurtre qui eût honoré toute autre main, mais qui est une nouvelle souillure pour la sienne ; car la victime n'a eu pour lui que des bienfaits. Il le rêve et le veut, quoique, dans sa pensée même, ce meurtre ne doive profiter à personne, pas même aux conjurés républicains, trop débauchés, trop couards pour en tirer parti. Il le rêve et le prépare avec un raffinement inouï, enlève au duc une cotte de mailles par surprise, afin que le coup soit prompt et sûr, l'attire dans sa chambre avec le leurre d'un rendez-vous d'amour ; le couche dans son lit quand
95 on ferait d'un enfant, puis l'égorge.

Tout cela est plein, comme on le voit de choses outrées et impossibles, de combinaisons écloses dans une tête malade. Mais au travers de ce vagabondage d'idées, se révèlent, çà et là d'admirables élans, des traits de vigueur et de jeunesse qui entraînent quoi qu'on en ait. Pour notre part, nous avons abordé le livre avec prévention et avec défiance ; nous l'avons quitté le cœur serré,
100 peu satisfaits de l'ensemble, mais regrettant du meilleur de notre âme, que tant de belles facultés poétiques, que tant de verve et de forme fussent gaspillées ainsi et appliquées à faux. On ne saurait se faire une idée de la turbulence de page, de l'étourderie de clerc qui règnent dans l'ouvrage : c'est quelquefois d'un enfant qui s'excite à casser les vitres, à frapper aux portes à minuit pour rire

105 ensuite du bourgeois qui met le nez à la fenêtre ; mais le plus souvent aussi, c'est d'un homme, d'un
vieillard qui a pratiqué la vie et qui en sait le mal et le bien. Quelquefois l'ironie est puérile, la
gaieté grimace, le sarcasme divague, mais d'autres fois, on rencontre la pointe la plus fine et la plus
moqueuse plaisanterie. Savez-vous rien de mieux que cette charmante parodie du style moderne,
mise dans la bouche de deux précepteurs du Moyen Âge ?

110 « *Premier précepteur.* C'est chose grave, seigneur docteur, qu'une rencontre aussi érudite et
aussi fleurie que la vôtre, sur cette terre soucieuse et lézardée. Souffrez que je presse cette main
gigantesque, d'où sont sortis les chefs-d'œuvre de notre langue.

115 *Deuxième précepteur.* Ce pauvre ébat de notre muse serait-il allé jusqu'à vous, qui êtes hommes
d'art si consciencieux, si large, si austère ? Des yeux comme les vôtres, qui remuent des horizons si
dentelés, si phosphorescents, auraient-ils consenti à s'occuper des fumées peut-être bizarres et osées
d'une imagination chatoyante ? »

L'allusion est si frappante qu'on donnerait presque un nom contemporain au deuxième
précepteur.

120 M. Alfred de Musset porte en lui un obstacle à son progrès dans la composition dramatique. Il
ramène ses personnages à lui ; il ne va point à eux, il parle en leur nom ; mais ils ne parlent pas.
C'est un monologue constant sous divers noms. Cette tendance à l'individualisme se fait encore
sentir dans les figures mises en scène ; personne ne se répond ; chacun agit et disserte de son côté.
Le peuple n'est pas peuple, le bourgeois n'est pas bourgeois, le grand seigneur n'est pas grand
seigneur ; tout cela est M. Alfred de Musset. Il y a bien au fond une pensée philosophique qui
s'élabore dans un cerveau impuissant et jeune ; mais jusqu'ici la face sous laquelle elle nous
125 apparaît ne serait rien moins que louable. Elle serait plutôt blessante que sympathique pour les
sentiments populaires. Le temps modifiera sans doute cette direction qui manque de calcul. Persister
serait une antinomie avec le mouvement général des idées ; et il faudrait plus de force que n'en a M.
Alfred de Musset pour marcher impunément au rebours du siècle.

I.C.T

Le Constitutionnel, Jeudi 16 octobre 1834, édition de Paris N° 209